

Éloge d'Ibrahima Thioub

Cérémonie de remise du doctorat honoris causa de l'Université de Nantes

Monsieur le Recteur de l'Université Cheikh Anta Diop,
Mesdames et Messieurs les Présidents d'Université,
Mesdames et Messieurs les doyens,
Chers collègues,
Chers doctorants,
Mesdames et Messieurs,

C'est un grand honneur que m'a fait M. le Président Lecointe en me confiant le soin de vous présenter le professeur Ibrahima Thioub. Un honneur un peu intimidant car M. Thioub est d'abord un grand historien, spécialiste donc d'une discipline qui n'est pas la mienne. Aussi aurais-je hésité à accepter de vous parler de ses travaux, s'ils n'étaient pas de ceux qui, bien au-delà de l'érudition spécialisée, irriguent l'ensemble du champ des sciences humaines

Peut-être est-il bon de le rappeler à une époque où le désir de se fondre dans les sciences exactes conduit trop souvent les sciences sociales à cultiver le hors-temps et l'amnésie : l'histoire est une référence obligée pour tous ceux dont la tâche est d'essayer de comprendre cet animal dénaturé qu'est l'être humain. Saint Augustin – l'un des plus grands savants que l'Afrique nous ait donné – notait déjà, commentant le Livre des psaumes : « L'homme marche dans l'image » (*homo in imagine ambulat*). Augustin ajoutait il est vrai « et il s'agite vainement ». Sans négliger ce lucide avertissement, retenons de son observation qu'à la différence des animaux, l'homme marche à la poursuite des images qui l'habitent ; et que le sens de ces images – y compris l'image scientifique du monde – est indissociable du sens de cette marche. Retracer ce cheminement, comprendre l'intrication de l'action et de la représentation dans la vie des hommes, voilà ce qui constitue la tâche propre des historiens. C'est pourquoi nous avons tous tant besoin d'eux. Pour ne pas être prisonniers de nos images actuelles.

Mais les historiens n'échappent pas eux-mêmes au risque d'un tel emprisonnement. Eux aussi sont habités par une image du monde, qui anime à leur insu leur laborieux cheminement vers la vérité du passé. C'est vrai bien sûr au premier chef des savants occidentaux. Dans un livre séminal, Karl Löwith a montré que notre philosophie de l'histoire était la transposition sécularisée d'une eschatologie du Salut. Cette eschatologie nous porte à voir le « reste » de la planète ou bien comme un monde sans histoire ou bien comme un monde dont l'histoire ne peut avoir d'autre sens que celle d'une conversion progressive à notre idée de la modernité. Toujours gâtée par l'Occident, l'Afrique subsaharienne a eu droit à ces deux schèmes explicatifs. Ce serait un continent « sans histoire », mais riche de la promesse « d'entrer dans l'histoire », dans une histoire rebaptisée développement et qui a pu être peinte selon les époques aux couleurs de la colonisation civilisatrice, de la planification socialiste ou de la globalisation marchande.

Suffit-il d'être indien, arabe, africain ou chinois pour échapper à l'emprise de cette philosophie de l'histoire et pouvoir accéder sans trop de peine à une représentation plus objective du passé ? Malheureusement pas. Non seulement nous sommes tous condamnés à « marcher dans des images », mais les savants des pays qui ont connu de près ou de loin l'expérience de la colonisation doivent eux-mêmes compter avec ce qu'Ashis Nandy a appelé, s'agissant de l'Inde, leur « ennemi intime », cette part occidentale d'eux-mêmes, qui les conduit bien souvent à leur insu à reproduire sous un mode inversé les schèmes historiques de la colonisation. Au lieu de se représenter des sociétés que la colonisation aurait fait entrer dans l'histoire, on imagine alors des sociétés dont l'histoire brillante et harmonieuse aurait été interrompue par la colonisation. Au récit enchanté d'une occidentalisation du monde faisant naître les autres peuples à la qualité de sujets historiques, on oppose alors le récit inverse de peuples bienheureux que la colonisation aurait métamorphosés en objets historiques irresponsables de leur sort.

De même que le libertin qui blasphème trahit un reste de foi, le savant qui inverse ainsi une théorie montre le crédit qu'il continue au fond de lui accorder. Si les travaux d'Ibrahima Thioub ont acquis un tel rayonnement international, c'est parce qu'ils brisent ce jeu de miroirs de la domination. Je ne saurais mieux en introduire la présentation

qu'en donnant la parole à l'un des observateurs les plus perspicaces de notre ville et de son histoire : Julien Gracq. Dans un entretien accordé en l'an 2000 au « Monde des livres », il analysait la situation post-coloniale dans des termes lumineux, qui éclairent ce que la démarche scientifique du Pr. Thioub a d'exigeant et d'exceptionnel.

Les marques de l'ancien lien de sujétion entre colonisateurs et colonisés, protecteurs et protégés, restent indélébiles des deux côtés. "Libre" et "libéré" ne sont pas synonymes ; ce n'est que quand la liberté a effacé derrière elle, avec le temps, sa genèse et son histoire qu'elle est vraiment libre, libre comme l'air, comme l'air qu'on respire sans y penser. Bienheureuse inconscience à laquelle seuls quelques pays semblent avoir vraiment accédé ! Tout le reste de la planète, dans cette stase post-coloniale que nous vivons, relève — anciens maîtres comme anciens sujets — de refoulement ténébreux, d'une psychanalyse des foules qui n'a pas encore été inventée. Le libéré sent qu'il devrait être libre plus quelque chose, qui viendrait le payer de son arriéré de servitude ; le libérateur, qui se sent pousser après coup une fibre paternelle, regarde amèrement lui tourner le dos un fils prodigue qui ne reviendra pas.

Que nous dit Gracq ? Que nous sommes en principe condamnés à demeurer les esclaves d'un passé dont les cicatrices ne peuvent se refermer qu'au fil du temps long de la succession des générations. Que c'est parfois l'oubli, et non la mémoire qui nous libère. Mais il ne s'en tient pas à ce message un peu déprimant. Il y aurait bien, nous suggère-t-il, un moyen de ne pas avoir à attendre d'être mort pour être libre, ce serait de recourir à « une psychanalyse des foules qui reste à inventer ». Une telle invention suppose de faire de l'histoire un instrument de la liberté et non de l'enfermement dans le passé. Cette histoire ne peut être faite que par des hommes libres, et non pas simplement libérés. C'est à une telle histoire qu'a œuvré toute sa vie le Pr. Thioub, qui est un homme libre et qui ne pense pas en noir et blanc.

Né dans une famille modeste, il a dû à son talent de rejoindre d'abord l'école normale d'instituteurs, puis l'Université de Dakar, où réfrénant son goût pour la philosophie, il a poursuivi de brillantes études d'histoire qui lui ont valu d'obtenir en 1986 une bourse doctorale pour venir préparer à l'université de Paris 7 une thèse d'histoire économique, consacrée à l'histoire des entreprises sénégalaises. De retour à Dakar il est nommé au

département d'histoire de l'Université Cheikh Anta Diop, où il gravira tous les échelons de la hiérarchie universitaire.

Deux choix fondamentaux ont donné à sa carrière sa coloration propre. Le premier est celui de servir l'université de son pays, quelles qu'aient pu être les vicissitudes de cette dernière. Les enjeux scientifiques d'un tel choix sont considérables. Notre capacité collective de bien penser le monde actuel dépend de la mobilisation par chaque pays de ses savoirs et son expérience propre. Pour être vivante la République des Lettres doit avoir des citoyens dans tous les pays. La diversité des points de vue sur le monde est aussi indispensable à la vie intellectuelle que la biodiversité à la vie tout court. Or les pays africains ont été à l'avant-garde de la mise en œuvre des politiques d'ajustement structurel qui s'étendent aujourd'hui au sud de l'Europe. Politiques dont le mot d'ordre est de couper dans les dépenses publiques et l'un des effets d'amputer ces pays du meilleur de leurs ressources intellectuelles et d'imposer partout la pensée « mainstream ».

Un monde unifié ne peut être un monde uniforme. L'uniformité est la mort de la pensée et dès lors que nous nous efforçons de nous fondre dans le *mainstream*, nous nous condamnons à ne plus penser pour notre compte. Selon un proverbe chinois récemment cité par la présidente du Conseil Européen de la Recherche, « *dans le mainstream il n'y a que des poissons morts* ». Cette décérébration prive les pays qu'elle frappe, ceux du nord comme ceux du sud, de toute capacité de résistance réfléchie et argumentée aux recettes dites de « bonne gouvernance » qu'on entend leur administrer, ouvrant la voie à des résistances plus violentes, quand ce n'est pas à la violence anomique. La France n'échappe pas à ce risque, elle dont le dispositif de recherche semble parfois ne plus avoir d'autre boussole que le classement de Shangai, ni d'autre horizon que l'outre atlantique.

L'engagement du Pr. Thioub au service de son université a été constant, tenace et déterminé. Il s'est exprimé sur tous les fronts de la vie universitaire. Sur le front de ses enseignements, qu'il a toujours adossé à des recherches originales, dont toutes ne sont pas encore publiées. Je pense en particulier à son travail sur la puissance économique de la confrérie mouride, qui pourrait nourrir d'utiles confrontations avec les thèses

wébériennes sur l'esprit du capitalisme. C'est ce travail qui l'a amené à venir pour la première fois à Nantes, consulter les archives diplomatiques du Ministère des affaires étrangères, archives dont la présence dans notre ville est un atout dont il ne faut pas se laisser dépouiller. Sur le front administratif, le Pr. Thioub a dirigé des années durant le département d'histoire. Sur le front de la recherche, il aurait pu se contenter de l'audience acquise par ses propres travaux. Mais il a mis ce succès individuel au service d'une dynamique collective. C'est ainsi qu'il a fondé à Dakar le Centre Africain de Recherches sur les Traites et l'Esclavage, qui offre aux chercheurs de toutes générations un cadre de travail convenable et stable. En dehors même de l'Université, il a pris des initiatives remarquables pour rendre à des jeunes en échec scolaire la confiance en eux, en leur permettant d'exprimer par l'écriture cinématographique leur talent et leur créativité. Leçon dont notre ville pourrait s'inspirer, pour sortir de la relégation des pans entiers d'une jeunesse qui elle aussi « en a marre », mais n'a pas les moyens de nous dire ce qu'elle sait de notre pays.

Cet ancrage à Dakar est allé de pair avec un engagement croissant dans des réseaux et des activités scientifiques internationales. On sait que les universités américaines sont de loin les plus accueillantes aux talents étrangers. C'est l'Université de Madison-Wisconsin qui, la première, a invité le Pr. Thioub à rejoindre un programme international de recherche de grande ampleur et de longue durée sur l'histoire des prisons. Mais son horizon scientifique ne s'est pas limité aux Etats-Unis et à la France, où il a été professeur invité dans plusieurs universités ainsi qu'à l'EHESS. Au fil de sa carrière, il a travaillé à Philadelphie et Oslo, dans de nombreux pays africains (Gambie, Sierra Leone, Afrique du sud) mais aussi en Asie (Népal, Inde, Sri Lanka) et se trouvait encore il y a quelques jours en Moldavie. Il a été pendant une année chercheur-résident dans l'une des plus prestigieuses institutions de recherche allemandes : le *Wissenschaftskolleg* de Berlin.

Si nous tenons à l'honorer aujourd'hui, c'est aussi en raison des services éminents qu'il a rendus à notre université. Associé dès l'origine au projet d'institut d'études avancées, il a participé à sa conception, puis à son conseil scientifique, avant d'y occuper depuis 2010 l'une des chaires qu'y finance généreusement l'Université de Nantes, en qualité de résident associé. Ce statut lui a permis de participer à la direction scientifique de

l'Institut, où il séjourne trois mois par an, tout en conservant ses responsabilités universitaires à Dakar. Il est un vivant exemple des liens féconds tissés entre l'Université de Nantes, l'Université Cheikh Anta Diop et l'Institut d'études avancées, comme le montrent les nombreux projets de recherche historique dans lesquels il est engagé aux côtés de collègues historiens nantais avec le soutien de la Ville.

Le second choix qui éclaire toute la carrière du Pr. Thioub concerne ses objets de recherche. Sensible dès son enfance aux rapports de domination à l'œuvre dans sa famille et son village, il a sorti l'histoire de l'Afrique de la vision qu'en ont les forts, pour s'intéresser aussi à celle des faibles. L'un de ses apports les plus remarquables est d'avoir mis en lumière les bases locales de la domination étrangère. Enseignement de grande portée, qui peut contribuer à éclairer notre propre actualité et nous prémunir de la tentation d'imputer toujours à d'autres la responsabilité exclusive de notre propre histoire, ainsi réduite à l'opposition schmittienne « ami/ennemi », « eux et nous ».

C'est dans cette perspective qu'il s'est intéressé à l'histoire de l'esclavage. Au lieu de réduire cette histoire à celle de la traite et des relations avec l'Europe, le Pr. Thioub a mis en lumière les rapports internes d'oppression et d'exploitation, sans lesquels cette traite n'aurait pas été possible. Il avait eu l'occasion durant ses séjours aux États-Unis d'observer de près le communautarisme hérité de la traite. Son effort scientifique a consisté à ouvrir cette boîte noire, d'où sort comme par magie un peuple homogène d'esclaves. L'idée d'esclaves par nature est un héritage d'Aristote, et il n'est donc pas surprenant que les Européens et les Américains l'aient appliquée si facilement aux noirs. Mais du point de vue africain, cette naturalisation du noir ne peut être reçue pour argent comptant. Elle est un produit de la traite et doit être soumise à la critique historique. C'est cette critique historique que le Pr. Thioub a conduit de manière rigoureuse et méthodique, non sans s'attirer les foudres de ceux qui demeurent politiquement attachés à l'image d'un peuple de victimes par nature, aisément reconnaissable à la couleur de leur peau. Le meilleur de l'expérience démocratique est là cependant pour nous montrer que le dynamisme d'un pays dépend de sa capacité à s'interroger sur lui-même et à obliger les puissants à rendre compte de l'usage qu'ils font de leurs pouvoirs. Si l'on en juge par l'impunité totale dont jouissent les responsables politiques et économiques de la crise qui, depuis 2008, a précipité des populations entières dans le

chômage ou la pauvreté, il est clair que l'Europe ou les Etats-Unis n'ont aucune leçon à donner en ce domaine. Et c'est pourquoi l'itinéraire et les travaux du Pr. Thioub sont une leçon et un encouragement pour tous ceux qui continuent de croire aux vertus de la devise kantienne : *Sapere Aude* : Ose te servir de ton propre entendement.

Nantes, le 16 mars 2012

Alain Supiot